

KAZAKHFILM JSC présente



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

L'ÉTUDIANT

STUDENT

un film de
DAREZHAN OMIRBAYEV



SORTIE NATIONALE LE 5 MARS 2014

DISTRIBUTION

Les Acacias
63, rue de Ponthieu
75008 Paris
Tél. : 01 56 69 29 30
acaciasfilms@wanadoo.fr

PRESSE

François Vila
64, rue de Seine
94140 Alfortville
Tel. : 01 43 96 04 04 / 06 08 78 68 10
francoisvila@gmail.com

SYNOPSIS



Ce film est inspiré du roman de Dostoïevski, *Crime et châtiment*. L'action se déroule au Kazakhstan de nos jours.

Un étudiant en philosophie souffre du manque d'argent et de solitude. Il va parfois acheter du pain chez l'épicier et peu à peu l'idée de cambrioler le magasin lui vient à l'esprit. Il commet finalement son crime durant lequel l'épicier et une cliente deviennent ses victimes. Le sentiment de culpabilité grandit en lui. Alors qu'il tombe amoureux d'une jeune fille, il prend la responsabilité de ses actes.

DAREZHAN OMIRBAYEV, UN CINÉMA EN DEVENIR

Darezhan Omirbayev, vous êtes né loin de la capitale et enfant, vous ne parliez pas russe. Dans quelle mesure cela a été un handicap ?

Je suis né en 1958 dans une toute petite ville, à cinq cents kilomètres d'Alma-Ata, aujourd'hui Almaty, dans la région de Djamboul, dont le nom est maintenant, Taraz. C'était très provincial, presque tout le monde était Kazakh et parlait la langue. Enfant, j'ai eu des problèmes de santé et j'ai dû me rendre dans un sanatorium à la grande ville, cela m'handicapait de ne pas parler russe et ce, jusqu'à la fin de mes études secondaires. Lorsque j'ai présenté mon premier film, *Kairat*, dans les festivals à l'étranger, le problème est réapparu. Je me suis alors rendu compte que je ne pouvais m'exprimer dans aucune langue étrangère. J'ai aussi compris que c'était une situation très cinématographique. Comme je ne pouvais pas entrer dans les conversations, j'observais beaucoup mieux que quiconque ce qui se passait autour de moi. J'ai alors ressenti la nécessité de réaliser des films où tout serait montré au travers d'un regard.

Vos films ont une rigueur quasi mathématique. Vos personnages font souvent des citations. Vous adaptez vous-même des écrivains, comme c'est le cas avec l'Etudiant, d'après Crime et Châtiment de Dostoïevski. Peut-on dire qu'il existe pour vous une relation étroite entre sciences, littérature et cinéma ?

Mon père était professeur de mathématiques et je pense que les sciences exactes possèdent une certaine beauté. Otar losseliani dit que « chaque art sérieux a à voir avec les mathématiques ». Par exemple, la loi des séries dans la musique de Bach. Quant aux citations littéraires, cela vient peut-être du fait que je ne suis pas très doué pour m'exprimer. Le plus important pour moi est de trouver l'idée du film. J'écris beaucoup dans des petits carnets. Lorsqu'ils sont suffisamment pleins à mon goût, mon film peut se faire. L'essentiel vient de toutes petites choses. Par exemple, la lecture d'un haïku dans lequel le poète dit qu'il a été réveillé par l'éclatement d'un petit pot dans lequel tombait de l'eau qui s'est transformée en glace. Pour moi, dans ce cas, les Japonais sont des poètes au sens cinématographique du terme. Ce haïku est un montage de trois cadres d'images, mais c'est aussi un montage-son.

Cette manière du haïku correspond bien à l'art de la synecdoque, très pratiqué par Bresson, que vous reprenez à votre compte, ainsi que le rapport particulier que vous entretenez avec les « acteurs »...

Pour moi, il est difficile de réaliser un film qui ne repose pas sur les acteurs. Un des plus beaux films de Bresson est *l'Argent*, car il est parfaitement réussi dans son rapport aux acteurs. Mais je suis fasciné par les artistes américains tel Edward Hopper ou ce peintre dont l'autoportrait ne montre que ses jambes. Les détails du visage ne m'importent pas. Mon cinéma est antihollywoodien. Je n'aime pas figurer la violence car les émotions sont abstraites, je préfère les faire ressentir par des détails bien réels, eux. Le jeu des acteurs peut changer selon les pays, les écoles, mais les détails peuvent être compris de façon universelle. Lorsque Bresson veut montrer un meurtre, il fait un plan d'escalier avec en bas de l'eau rougie. C'est au spectateur de faire son montage et d'imaginer le meurtre. Quand on regarde un film de Bresson, on peut avoir un plaisir équivalent à celui qu'il a eu en le créant.

Justement, le thème de l'Etudiant est lié principalement à la question de l'argent. On peut encore penser à Bresson qui l'a si bien traité...

Oui, *l'Argent* reste toujours mon film préféré de Bresson. Si je revois mentalement toute l'histoire du cinéma, il reste le premier sur ma liste. L'âme du cinéma de Bresson est très profonde. C'est comme au Japon, ces petits temples très anciens dont on dit que l'architecture est le summum de l'art. Pour moi *l'Argent* de Bresson est de cet ordre. Un chef d'œuvre parfait. Quand je montre dans *l'Etudiant*, le meurtre d'un vieil âne épuisé, c'est une référence au roman de Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, dans lequel il s'agissait d'un cheval. Mais l'âne est un hommage au film de Bresson, *Au hasard Balthazar*.



Vous savez que Bresson écrivait ses dialogues souvent au dernier moment...

J'ai su que Jean Vigo aussi écrivait ses dialogues en se rendant sur le tournage. Ainsi, il choisissait le chemin le plus long pour s'y rendre, afin d'avoir le temps d'écrire. J'écris les dialogues avant le tournage mais si les acteurs ne sont pas à l'aise avec, je les change sur le plateau. Pour moi, les dialogues sont importants mais je suis bien conscient qu'ils ne font que souligner les images qui sont, elles, essentielles.

Vous avez souvent abordé la condition de la jeunesse. Dans l'Étudiant, les temps ont changé depuis vos premiers films et depuis Dostoïevski...

Pour *Kairat*, mon premier film, le sujet était puisé dans ma propre enfance. Dans *l'Étudiant*, le sujet vient uniquement du roman de Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, qui a été écrit en 1866, alors que la Russie connaît le capitalisme. Avec pour conséquence une très grande différence de mode de vie entre les riches et les pauvres. Aujourd'hui, nous reproduisons une situation d'il y a plus de cent cinquante ans. N'ayant pas vécu le capitalisme du 19^{ème} siècle, je ne peux pas dire vraiment comment cela se répercutait sur la vie quotidienne. Mais nous n'avons jamais pensé que le capitalisme d'aujourd'hui serait ainsi. Lorsque Gorbatchev est arrivé, nous n'imaginions pas que la différence entre les classes sociales serait aussi immense. Nous étions alors très contents car nous n'avions aucune idée de ce qui nous attendait. Gorbatchev a parlé au peuple, alors que nous ne connaissions que la propagande communiste. Nous ne pouvions pas imaginer qu'il s'agissait d'une autre propagande. Nous disons aujourd'hui que durant le socialisme, les magasins étaient vides et nos frigos pleins alors que maintenant les magasins sont pleins, mais nous n'avons pas d'argent pour acheter les denrées qu'ils proposent et nos frigos sont vides. Quand le capitalisme a succédé au socialisme, l'âge moyen de la population est passé de soixante-dix à soixante ans. Et je ne vois les choses ni en économiste ni en politique mais d'une manière cinématographique.

Ce qui est intéressant quant au personnage de l'étudiant est que, comme dans les films des frères Dardenne, on perçoit sa pensée en marche à l'image... Par exemple, lorsqu'il ouvre un tiroir-caisse, vous faites un plan sur des billets... l'idée lui vient de pouvoir voler l'argent, puis c'est l'engrenage...

Cela vient de Nurlan Baitasov, qui interprète le rôle principal. C'est mon étudiant. Il veut réaliser des films documentaires. Je l'ai choisi parce que lorsque j'ai présenté un film indonésien, tous les étudiants sont sortis de la salle. Lui seul est resté jusqu'à la fin. Il était le seul à avoir de l'intérêt pour une autre culture. Nous sommes tous les deux nés sous le signe des Poissons et sommes très complices. Quand j'avais son âge, je lisais Dostoïevski et ce qui m'importe dans *Crime et Châtiment*, c'est le sens de la culpabilité qui y règne. Dostoïevski était Scorpion, donc très lucide et avec une grande aptitude à se sentir coupable. Je m'entends bien avec les êtres nés sous ce signe. Ils aiment être pris dans des histoires d'engrenage de petits actes qu'ils ne peuvent s'empêcher de réaliser, d'où le début de leur décadence jusqu'à leur chute. Personne ne peut arrêter la mécanique de cette pensée en marche.

Il y a une scène clé, au début de l'Etudiant, où du thé est renversé maladroitement sur la robe d'une femme, disons, de mafieux. Le fait qu'elle soit l'expression vivante de ce système capitaliste, informel, va orienter pour le moins la destinée du héros...

L'histoire de cette femme riche qui reçoit du thé sur sa robe suite à une maladresse n'est pas dans le roman de Dostoïevski. C'est une scène de la vie réelle d'aujourd'hui. Elle me vient d'une personne qui a vécu cette situation: la femme à qui s'est arrivé a téléphoné à son mari, un nouveau riche très « important », qui est tout de suite venu afin de faire régler son compte par ses hommes de main au pauvre maladroit. C'est la justice immédiate, sans aucune forme de procès. Face à cette situation de notre vie quotidienne, le héros comprend qu'il est propriétaire de sa vie et plus encore, du tout. Si cette femme a compris comment utiliser ce système capitaliste, sauvage, informel, lui a compris le rapport de classes. Il regarde alors vers la caméra et le film peut commencer. A la fin du film, une petite fille regarde elle aussi vers la caméra. Nous l'avons décidé ainsi, moi et mon directeur de la photographie, Boris Troshev. Le film commence par le regard de l'étudiant et se termine par le regard lucide d'une petite fille. Comme une ouverture vers un devenir.

Dans l'Etudiant, mis à part le vieux poète qui parle kazakh, cette langue semble avoir disparu. Qu'en est-il du russe aujourd'hui au Kazakhstan ?

Dans les grandes villes, le russe est la langue la plus parlée mais maintenant des écoles kazakhes commencent à se développer.

Entretien réalisé par Michèle LEVIEUX
(Cannes, mai 2012)



DAREZHAN OMIRBAYEV ET LE CINÉMA KAZAKH



Le cinéma a toujours existé en Asie centrale et de véritables structures de production locales ont été mises en place dans les différentes républiques dès 1919, suite à la Révolution d'octobre. Mais une vraie spécificité cinématographique s'y est particulièrement révélée avec originalité à l'occasion de la venue en 1984, à Alma-Ata, alors capitale du Kazakhstan, du réalisateur russe, Sergueï Soloviev, afin d'effectuer les repérages de son film, *la Colombe blanche*. Dans le but de recruter des assistants sur place, Soloviev s'est adressé à de jeunes élèves-cinéastes kazakhs, qui avaient pour noms, Rachid Nougmanov, Serik Aprimov, Abaï Karpikov, Ardak Amirkoulov, Talgat Temenov, Amir Karakoulov et Darezhan Omirbaev. Il leur a proposé de suivre un cours de réalisation accéléré au VGIK, l'école de cinéma de Moscou.

Darezhan Omirbayev, déjà diplômé en mathématiques appliquées et formé à la mise en scène, est un des rares à ne pas avoir achevé le cycle proposé au fameux VGIK. Et pourtant, « on reste sans voix devant un travelling qui suit, pour la deuxième fois et sans émotion apparente, une femme enceinte allant chercher de l'eau à la fontaine et revenant bredouille, comme la première fois, dans *Juillet (Shilde)*, le court métrage que Darezhan Omirbayev tourne en 1988. Rien ne vient appuyer ce mouvement unique qui ne brise pas l'immobilité de l'aoul (village en kazakh) écrasé de sommeil, rien ne provoque l'attendrissement envers cette femme qui vit son petit désespoir quotidien... » (Cité in *Le cinéma d'Asie centrale soviétique*, Centre Georges Pompidou, 1991).

A l'époque, aucune réelle censure n'existe en URSS et un vent inédit de liberté souffle dans la steppe, ce qui fait que ces jeunes cinéastes - ils ont tous entre vingt-cinq et trente ans - s'autorisent, à l'aide d'un style audacieux, à explorer le langage cinématographique de manière presque insolente au regard du travail de leurs aînés. Ils tournent alors les sujets qui leur plaisent comme ils l'entendent, ce qui n'exclue pas les influences - ils sont particulièrement imprégnés du cinéma de Vigo, Godard ou Bresson - et la pratique assez courante de la citation.

Alors que de nombreuses œuvres de toute une kyrielle de ces jeunes cinéastes, ceux cités ci-dessus, ceux-là mêmes que Robert Redford nommait « les chevaux fous du Kazakhstan », étaient montrées, en 1991, au Sundance Institute, où l'acteur américain les avait invités ; seuls deux films courts et quelques scénarios portaient le nom de Darezhan Omirbayev.

Le 19 août 1991, alors qu'un coup d'Etat à Moscou met fin au règne de Gorbatchev, ce même jour, à quelques milliers de kilomètres de là, à Alma-Ata, encore en Union soviétique, Darezhan Omirbayev, alors âgé de trente-trois ans, commence le tournage de son premier long métrage, *Kairat*. Dans le plus grand anonymat, un véritable auteur était en train de naître.

Et aujourd'hui, nous pouvons dire qu'il est le seul réalisateur kazakh, - contemporain de cette nouvelle vague bien qu'ayant débuté après les autres -, à réussir à réaliser une œuvre véritable toujours en devenir.

DAREZHAN OMIRBAYEV
FILMOGRAPHIE

2012 L'ÉTUDIANT

Un Certain Regard - Cannes 2012

2007 CHOUGA

2001 LA ROUTE

Un Certain Regard - Cannes 2001

1998 TUEUR À GAGES

Prix Un Certain Regard - Cannes 1998

1995 KARDIOGRAMMA

Mostra de Venise 1995 - Sélection officielle

1991 KAIRAT

Festival de Locarno 1992 - Léopard d'argent



FICHE ARTISTIQUE

| | |
|-----------------------|-------------------------------|
| L'étudiant | Nurlan BAITASOV |
| Saniya | Maya SERIKBAYEVA |
| Le poète | Edige BOLYSBAYEV |
| La mère de l'étudiant | Bakhytzhan TURDALIYEVA |
| L'actrice | Asel SAGATOVA |
| Le réalisateur | Darezhan OMIRBAYEV |

FICHE TECHNIQUE

| | |
|------------------------------------|---|
| Réalisation, scénario et dialogues | Darezhan OMIRBAYEV d'après le roman <i>Crime et Châtiment</i> de DOSTOÏEVSKI |
| Productrice | Limara ZHEKSEMBAYEVA |
| Images | Boris TROSHEV |
| Musique | Baurzhan KUANYYS |
| Son | Iliya BISEROV |
| Production | KAZAKHFILM JSC |
| Ventes internationales | MEDIA LUNA |

Kazakhstan - 2012 - 1h30
DCP - 1.85 - Dolby Digital



Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.acaciasfilms.com